

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Une voix du Nord

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 27, Number 5 (161), October 1985

L'hypothèse Dieu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60413ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Issenhuth, J.-P. (1985). Une voix du Nord. *Liberté*, 27(5), 108–110.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

## UNE VOIX DU NORD

On peut vivre longtemps sans beaucoup dormir, et un jour, comme si toutes les conditions de la vie avaient changé, on tombe de sommeil.

Un de ces jours-là, j'allais chez mon ami Hubert de Seclin, au village d'Allennes, en Flandre. Quand j'étais descendu du train à la gare de la ville voisine, il faisait déjà sombre. Sous la pluie, j'avais pris la direction du village en relevant le col de mon manteau.

C'était maintenant la nuit noire. Je marchais sur la route. Quand une voiture passait, dans un tourbillon d'eau, ses phares éclairaient les bords de la plaine du nord, l'interminable plaine aux rubans de pavés entrecroisés. J'avais en mémoire des poèmes pour toutes les circonstances, et en marchant, je me répétais mentalement *Le plat pays* de Jacques Brel. Je crois que cela m'empêchait de m'endormir debout. Je commençais à être trempé profondément et à souhaiter qu'un véhicule s'arrête à ma hauteur. Je le souhaitais sans doute si fort que la chose se produisit.

Une voiture s'arrêta. La portière s'ouvrit. Je montai avec précaution, dans la crainte de provoquer une inondation.

— Ne vous en faites pas, ce n'est que de l'eau.

La voix du chauffeur me sembla lointaine. La voiture démarra comme je disais, pour essayer d'être agréable:

— Vous êtes le bon Samaritain.

Avec bonne humeur, la voix reprit:

— Je connais cette plaine du nord. Autrefois, j'y suis venu pour négocier un accord compliqué, avec

des personnes importantes. Il pleuvait continuellement. Les négociations furent marquées par le rhume, et les accords, ratifiés par des étternuements. Personne n'a consigné ces bruits. Tout le monde les a oubliés. Pourtant, depuis ce temps-là, tout le monde tousse.

Je me tournai discrètement vers la gauche pour donner un visage à la voix de mon Samaritain. La lumière du tableau de bord ne l'éclairait pas suffisamment. Je voyais mieux les mains posées sur le volant, des mains rudes aux ongles inégaux. Je remarquai également, posé entre nous, un étui à cigarettes au nom de Thomas M.

— Où allez-vous?

— A Allennes, chez un ami.

— Allennes... Je tourne un peu avant.

Un silence, puis j'entendis:

— J'ai eu un grand ami. Il m'appréciait pour les services que je lui rendais, jusqu'au jour où j'ai fait obstacle à ses desseins, d'ailleurs sans le vouloir. Comme il avait du pouvoir, il a décidé de ma perte. Je vois maintenant qu'il m'a beaucoup donné: il m'a appris à être courageux, et ce faisant, il m'a montré que les faits humains ont deux sens. L'un d'eux est conforme à mes habitudes, l'autre leur est contraire. Je me satisfais donc souvent du premier et j'oublie le second.

Il s'arrêta comme pour réfléchir, se donner un nouvel élan, s'élever d'un échelon. Je ne sais pourquoi, je n'osais plus le regarder. Il continua:

— Imaginons que le monde est un carré arithmétique, entouré d'un mur d'oubli. Les systèmes de faits constituent des pions. Les pions vont de case en case. Au bout des lignes, ils rebondissent sur le mur d'oubli qui les renvoie à d'autres lignes, puis à d'autres, indéfiniment. De haut en bas, de droite à gauche, en diagonale, tous les chiffres sont différents, mais la somme est toujours la même. Un gain dans une case compense une perte dans une autre, et inversement. Les pions s'approchent les uns des autres, se croisent, s'éloignent, et dans l'ensemble du carré, aucun pro-

grès: chaque pion suit un parcours déjà parcouru, mais oublié. C'est un véritable carré... vicieux!

Je n'avais jamais rien entendu de pareil et je me gardai bien d'intervenir. Mon Samaritain poursuivit, comme si je n'étais plus là:

— Pourtant, imaginons encore. Imaginons qu'il y a un progrès possible, un progrès spirituel. Ce serait l'arrachement au carré, qui n'irait pas sans de grandes souffrances. Cet arrachement serait le chemin indiqué par l'autre sens des faits, le sens divin, Dieu étant la mémoire du carré, la seule mémoire non fragmentée, la mémoire une et totale. Le carré ne comprendrait, n'accepterait que l'amnésie conforme à ses habitudes, et nous saisirions du même coup pourquoi il expulse toujours les envoyés et les témoins de la mémoire. En d'autres temps, en d'autres lieux, en d'autres circonstances du carré, notre rencontre de cette nuit se serait produite des milliards de fois. A chaque fois, elle se serait défaite dans l'oubli, comme un nuage, pour se reformer ailleurs, et les habitants du carré auraient bien raison de dire que sans arrachement, sans transplantation dans la mémoire, la vie est comparable au sommeil.

C'est probablement à ce moment que je m'endormis pour de bon. Ou bien étais-je arrivé au bout d'une ligne du carré? Avais-je rebondi? Je ne me souviens que de ceci: le retour à la nuit, au silence, au bord de la route, sous la pluie qui continuait.